

C'était le ciel intense d'après la pluie. Le vol des oiseaux semblait prêt à le déchirer. Les crêtes se dressaient parfaitement sur l'horizon. L'été jetait ses dernières forces. Parmi les chaînes, un long cri et des halètements. Casquette à la main, un jeune berger dévalait la pente. Son front ruisselet de sueur, ses yeux étaient déformés par la peur. D'un bosquet à l'autre, il dépassa les premières maisons.

Sur la place du village de Lardier, quatre anciens profitaient de l'ombre douce d'un tilleul. Le premier à entendre ses cris se leva : « Oh qui est-ce qui crie comme ça ? »

L'un deux porta sa main à son front. Il vit arriver le jeune homme qui perdit sa casquette en déboulant sur la place : « C'est le berger de Sommelongue ! »

L'adolescent ébloui par le soleil rasant, cherchait son souffle. Il vit les anciens. Se précipita :

« La –haut ! » s'exclama-t-il d'une voix rauque, pointant son index tremblant vers les cimes.

« Qu'est-ce qu'il y a là-haut » s'enquirent les quatre compères, intrigués par son air apeuré. Après avoir repris sa respiration, le berger expulsa quelques paroles saccadées : « Là-haut... femme ...morte... chemin alpage ! »

« Une femme morte ! » reprirent en chœur ses interlocuteurs pour s'assurer qu'ils avaient tous compris la même chose. Le berger acquiesça de la tête.

Les quatre anciens semblaient complètement retournés par cette nouvelle. Elle leur rappelait une bien étrange affaire qui avait secoué Lardier cinquante plus tôt, en 1920 : l'assassinat de Margot Pierret, une jeune fille du village. Ce meurtre avait ébranlé les habitants durant des années, ponctuées de temps à autre par de nouveaux indices qui s'étaient tous révélés infructueux, ravivant chaque fois la douleur et les soupçons portés sur les habitants. Malgré une enquête approfondie, on n'avait jamais retrouvé l'assassin. Tous les ans, jusqu'à leur propre décès, les parents de Margot avaient fait dire une messe à l'anniversaire de sa mort, pour perpétuer sa mémoire et rappeler à son assassin son acte odieux, étant persuadés que l'auteur de ce crime était quelqu'un de la commune.

« C'est incroyable, deux meurtres au même endroit, c'est une malédiction ! » s'écria l'un des anciens, complètement abasourdi.

« Malédiction ou pas, il faut prévenir le maire ! » ajouta le plus valide qui se mit en route sur le champ. Devant la gravité de la situation, le maire téléphona immédiatement aux gendarmes.

Aussitôt arrivés, ils se mirent à grimper le chemin étroit et escarpé qui menait aux alpages accompagnés de l'édile et du berger. Ils atteignirent enfin le lieu du crime: une jeune fille gisait au sol, le corps lardé de plusieurs coups de couteau.

« C'est Valentine Dumont ! s'écria le maire terrifié. Même mort que Margot Pierret ! »

Les dernières paroles intriguèrent le jeune brigadier

« Qui est Margot Pierret ? »

L'édile lui rappela brièvement ce qu'il savait de l'affaire puis quitta les lieux pour aller annoncer la terrible nouvelle aux parents de Valentine qui habitaient Lardier mais tenaient un commerce un peu plus loin dans la vallée. Quant au berger, il commença à décrire la scène à laquelle il avait assisté : Il surveillait son troupeau, comme d'habitude, quand des hurlements stridents avaient soudains déchiré la torpeur estivale qui régnait sur l'alpage. Il s'était alors précipité vers le piton rocheux qui surplombe la vallée et avait aperçu, dans le lointain, sur le chemin pentu, deux silhouettes qui s'agitaient, l'une frappant l'autre. A son tour, il avait hurlé pour manifester sa présence et faire cesser cette lutte acharnée. L'une des silhouettes était tombée à terre tandis que l'autre s'était enfuie, semblant jeter, au passage, quelque chose dans un buisson.

« Peut-être l'arme du crime ! » suggéra le brigadier.

Le berger indiqua très approximativement l'endroit car le chemin était bordé de nombreux bosquets chargés de retenir les éboulis quand des pluies torrentielles descendaient de la montagne .Après une minutieuse recherche, les gendarmes découvrirent enfin un couteau tâché de sang. De toute évidence, l'arme du crime !

« Il y a des initiales dessus ! » s'écria un des gendarmes.

« Un criminel qui signe son forfait, c'est incroyable ! » s'esclaffa le brigadier. Il montra le couteau au jeune berger pour savoir s'il connaissait ces initiales. Ce dernier hocha négativement la tête.

Après avoir inspecté une dernière fois les taillis, les gendarmes quittèrent les lieux, laissant sur place l'un des leurs en attendant l'arrivée des parents Dumont.

Le berger put enfin reprendre le chemin de l'estive, il avait hâte de retrouver son troupeau et la tranquillité de ses cimes familières. Le brigadier, quant à lui, était pressé de faire parler le couteau. Arrivé sur la place du village, il se dirigea vers les anciens, toujours assis sur leur banc, impatients d'en savoir davantage.

« Vous savez à qui appartiennent les initiales R L H ? »

« A Renaldo Luigi Humberto » répondirent, sans hésitation, les quatre compères, mais ils s'empressèrent d'ajouter qu'il était mort depuis un an. Ses parents, des émigrés italiens, s'étaient installés au village quand le

père, maçon, avait trouvé du travail dans une entreprise locale. Ils avaient un fils unique Renaldo qui, dès ses quatorze ans, était parti travailler dans une boucherie à Gap où il avait passé toute sa vie professionnelle. Une fois à la retraite, il était revenu à Lardier pour s'occuper de son père, veuf et malade. A la mort de ce dernier, il avait vendu leur habitation et était parti vivre dans une maison de retraite à Gap. Les anciens s'excusèrent de ne pouvoir en dire davantage mais ils ne connaissaient guère le fils Humberto : il restait toujours en retrait, ne participait jamais aux activités du village, sans doute complexé par un fort accent italien qui lui avait valu de nombreuses moqueries dans sa jeunesse.

L'arrivée des parents de Valentine interrompit la discussion. Le brigadier leur présenta ses condoléances et les informa qu'ils avaient retrouvé l'arme du crime, ce qui pouvait faire évoluer l'affaire assez rapidement...

Hélas, le brigadier s'était montré un peu trop optimiste ! Deux semaines s'étaient écoulées depuis les obsèques de Valentine mais l'enquête n'avait guère avancé : pas d'empreinte sur le couteau, le meurtrier avait pris ses précautions, un seul groupe sanguin, celui de la victime. Les gendarmes avaient fouillé la chambre de la jeune fille, espérant y trouver des indices : rien, à part un agenda avec les adresses et les numéros de téléphone de ses amies, étudiantes, comme elle, dans une école de journalisme.

Le brigadier décida de les contacter par téléphone puisqu'elles étaient toutes reparties dans leur famille pour les vacances d'été. Il orienta ses questions vers les garçons de la promotion. Pour lui, il fallait envisager le crime passionnel : Valentine avait peut-être repoussé les avances d'un camarade qui ne l'aurait pas supporté, ils auraient eu une querelle qui aurait mal tourné. Toutes les amies de Valentine réfutèrent cette hypothèse. Elles avaient l'habitude de se confier leurs histoires de cœur et Valentine ne leur avait jamais fait part d'un quelconque conflit amoureux avec un camarade de classe...

Un matin, le brigadier reçut un coup de fil d'une des amies de Valentine.

« Je vous appelle parce que j'ai des choses à vous révéler qui pourraient vous aider ! »

S'en suivit un long récit ! Elle lui indiqua tout d'abord que, lorsqu'il l'avait contactée, la semaine précédente, elle était encore sous le choc de la nouvelle et avait oublié de lui parler d'un étrange personnage qui avait intrigué Valentine au cours de l'année scolaire. Elles étaient, à ce moment-là, toutes deux stagiaires dans le journal régional, l'une à la communication et l'autre aux archives. Chaque soir, après leur travail, elles se retrouvaient à la terrasse d'un café pour décompresser et se raconter les anecdotes de leur journée. Un jour, Valentine lui avait parlé d'un homme nommé Maurice Bellot qui s'était présenté aux archives en tant qu'écrivain. Il lui avait expliqué qu'il était en train de rédiger un livre sur les meurtres non élucidés de la région et qu'il était à la recherche d'articles sur la mort d'une jeune fille de Lardier, Margot Pierret. Valentine s'était bien gardée de lui dire qu'elle habitait Lardier, de peur qu'il ne lui posât des questions embarrassantes sur une vieille affaire dont elle ne connaissait que quelques bribes, tant elle était devenue

tabou dans la commune .Après lui avoir donné les journaux demandés, elle avait voulu en savoir un peu plus sur son métier mais il s'était très vite plongé dans ses recherches pour éluder ses questions. Cette attitude fuyante avait intrigué Valentine. De nature curieuse, elle avait téléphoné dans les bibliothèques et les librairies du coin pour avoir des renseignements sur l'écrivain. Partout, on lui avait fait la même réponse : on ne connaissait pas d'écrivain portant ce nom. Il avait donc menti sur sa profession ! Avait-il menti sur son nom ? Elle décida de le vérifier. Un soir, elle l'interpela depuis son bureau pour lui signifier que les archives allaient fermer mais il ne répondit pas à l'appel de son nom. Ce manque de réaction semblait confirmer ses hypothèses : non seulement il n'était pas écrivain mais, en plus, Maurice Bellot n'était pas son véritable patronyme ! En me racontant tout cela, Valentine semblait très excitée, elle voulait découvrir le pourquoi de tous ses mensonges et le but réel de sa démarche aux archives. Pourtant, quand nous reprîmes les cours, après le stage, elle ne parla plus de ce mystérieux personnage, esquivant mes questions en me répondant laconiquement que les examens de fin d'année approchaient et qu'elle n'avait plus le temps de jouer les Sherlock Holmes.

« Voilà, brigadier, je vous ai tout dit ! J'espère que mes renseignements permettront l'arrestation de cet odieux meurtrier! » s'exclama-t-elle avec force.

« Je n'en doute pas, Mademoiselle ! Merci de m'avoir appelé, j'ai enfin une piste sérieuse ! »

Il se rendit immédiatement au journal pour savoir si l'homme venait toujours travailler sur le meurtre de Margot Pierret. On lui répondit négativement mais on lui fit une description précise du personnage : un homme grand, élancé, la trentaine, les cheveux châtain clair avec des lunettes aux verres épais. Cette dernière précision intéressa vivement le brigadier.

Selon ses calculs, l'homme avait dû fréquenter l'école primaire approximativement dans les années 1945-1955. Peu d'élèves, à cette époque-là, portaient de lunettes, à part ceux ayant vraiment des problèmes importants, ce qui semblait être le cas de l'individu en question. S'il s'intéressait tant au meurtre de Lardier, c'est peut-être qu'il y avait habité dans son enfance. Le gendarme décida de rendre visite à Madame Bérard, une institutrice à la retraite, qui avait passé toute sa carrière professionnelle au village. Il lui fit la description de l'homme qu'il voulait identifier, lui demandant si l'un de ses anciens élèves pouvait correspondre à ce portrait.

« C'est difficile de vous répondre, jeune homme, j'ai eu tellement d'élèves ! Attendez, je vais chercher mes photos de classe ! ». Le gendarme lui demanda de concentrer sa recherche sur la période 1945 à 1955. Les photos confirmèrent ce que le brigadier pensait : quatre élèves seulement, sur l'ensemble des clichés, portaient de lunettes.

« J'élimine Pierre dit l'enseignante, il est mort dans un accident de voiture il y a deux ans ! De même que François qui a pris de l'embonpoint et qui ne ressemble plus du tout au petit garçon fluet de la photo. Jean-Luc non plus ne correspond pas à votre description, il a les cheveux roux, il ne reste que Marcel Boulanger qui a quitté Lardier avant la fin de sa scolarité primaire à cause du divorce de ses parents. Parmi la trentaine d'élèves qui figuraient sur la photo, l'institutrice pointa son index vers une tête d'ange au large sourire. Le brigadier fixa longuement le jeune garçon, il avait du mal à l'imaginer en tueur ! Pourtant les initiales de son nom correspondaient à celles de Maurice Bellot, ce n'était certainement pas une simple coïncidence ! Madame Bérard lui indiqua qu'il était parti vivre à Grenoble avec sa mère après le divorce. Il revenait très rarement chez son père qui habitait une vieille ferme sans confort à l'écart de la commune, ferme dont Marcel Boulanger s'était empressé de se débarrasser après la mort de son père.

« Tiens, au fait, en parlant de ferme, je viens de me souvenir que le propriétaire du couteau, Renaldo Luigi Humberto, y allait tuer le cochon chaque année. Depuis son retour à Lardier, c'est lui qui officiait à la place du grand-père, affaibli par la maladie.

Tout semblait s'éclaircir subitement: avant de partir en maison de retraite, Renaldo Luigi Humberto avait donné son couteau de professionnel au père Boulanger, pensant qu'il lui serait bien utile pour continuer à tuer ses cochons. Le fils l'avait récupéré après son décès!

Le brigadier en était maintenant certain, le fils Boulanger était impliqué dans le meurtre de Valentine ! Il prit des renseignements sur lui avant de le convoquer à la gendarmerie : Marcel Boulanger, 31 ans, célibataire, livreur, habitant Grenoble, casier judiciaire vierge. Dès que Marcel Boulanger fut en sa présence, les questions fusèrent immédiatement :

« Connaissez-vous Valentine Dumont ? »

« Non ! »

« Vous mentez, vous êtes allé plusieurs fois aux archives du journal régional où elle était stagiaire ! »

« Elle ne s'est pas présentée, je ne pouvais donc pas savoir qu'elle s'appelait Valentine Dumont, c'est pourquoi j'ai répondu non à votre question ! Où est le mensonge ? »

L'homme répondait sur un ton suffisant, il argumentait ses réponses calmement, le brigadier comprit qu'il allait devoir jouer serré avec lui.

« Vous vous êtes présenté aux archives sous un faux nom en prétendant être écrivain régional alors que vous êtes livreur. Pourquoi donc cette curiosité subite pour l'affaire Margot Pierret ? »

« Parce que l'affaire m'intéressait ! »

« Pourquoi vous intéressait – elle ? »

« Parce qu'elle s'est passée dans mon village natal. »

« Pourquoi vous intéressait-elle maintenant et pas avant ? »

« Parce que ... ..pour la première fois, il ne répondit pas du tac au tac. Il se mit à regarder ses chaussures pour fuir le regard incisif du brigadier, son corps semblant envahi d'une nervosité soudaine : il agitait fébrilement les jambes sous le bureau, des gouttes de sueur commençaient à perler sur son front. Pour le gendarme, ces signes indiquaient que l'homme n'avait pas la conscience tranquille ! D'ailleurs, il se mura bientôt dans un silence pesant pour échapper aux questions insistantes du brigadier qui ne se laissa pas surprendre par ce mutisme subit. Si Marcel Boulanger refusait de parler, lui allait le faire à sa place !

« Ce n'est pas la peine de nous faire perdre notre temps, nous avons des preuves irréfutables contre vous. Tout d'abord, nous avons convoqué le berger de Sommelongue. Il vous a observé pendant que vous traversiez la cour du commissariat et vous a reconnu. »

Cette affirmation n'était pas tout à fait juste. Le berger avait admis que la silhouette de Marcel Boulanger pouvait correspondre à celle du meurtrier mais avait aussitôt ajouté qu'il ne pouvait l'affirmer étant donnée la distance qui les séparait à ce moment-là. Pour le brigadier il fallait parfois s'arranger avec la vérité pour obtenir ce que l'on voulait, la fin justifiait les moyens !

« Nous savons aussi que Renaldo Luigi Humberto allait tuer le cochon dans la ferme de votre père. Nous sommes convaincu que vous avez récupéré le couteau après sa mort.»

A l'évocation de son père, Marcel Boulanger frémit puis blêmit. Le brigadier comprit qu'il venait d'appuyer sur un point sensible. Il fallait continuer de parler de son père pour l'acculer dans ces derniers retranchements.

« Je pense que votre père est le meurtrier de Margot Pierret, voilà pourquoi vous vous intéressez à l'affaire. D'ailleurs, me suis replongé dans les comptes rendus de l'enquête et je me suis aperçu qu'il avait fait partie des hommes soupçonnés du meurtre! Je pense que Valentine Dumont avait découvert la raison de votre présence aux archives et vous l'avez tuée pour l'empêcher de parler.»

L'homme comprit qu'il n'y avait pas d'échappatoire, il cacha son visage dans ses mains tremblantes et murmura :

« Oui, c'est moi qui ai tué Valentine Dumont ! »

« Pouvez-vous m'expliquer les circonstances de ce meurtre ! »

« Un jour, au cours d'une de mes visites au journal, elle m'avait avoué qu'elle savait que je lui avais donné un faux nom et une fausse profession. Elle avait ajouté qu'elle habitait Lardier et, par conséquent, avait entendu parler de l'assassinat de la fille Pierret. J'ai tout de suite perçu qu'elle était trop curieuse par rapport à mes recherches, j'ai eu peur qu'elle découvre le lien qui me relie à l'affaire. »

« Vous pouvez me rappeler le lien qui vous relie à l'affaire ? »

« Mon père ! Je le voyais très peu depuis le divorce. Un jour, j'ai reçu un appel de l'hôpital : on me disait qu'il était au plus mal et qu'il souhaitait me voir. J'y suis allé aussitôt, il était méconnaissable, il pouvait à peine parler. Il m'a fait signe de m'approcher et a murmuré cette phrase terrible :

« C'est moi qui ai tué Margot, pourtant je l'aimais ! » Et puis il s'est tu à jamais, semblant soulagé de m'avoir parlé. J'ai compris à ce moment-là pourquoi ma mère l'avait quitté, elle avait découvert qu'il était le meurtrier de Margot Pierret ! Ma pauvre maman avait gardé le silence pour me préserver et préserver l'honneur de la famille, emportant ce lourd secret avec elle dans la tombe ! Depuis le terrible aveu de mon père, je ne cessais de répéter dans ma tête ses derniers mots, si antinomiques : tuer et aimer. J'en vins à penser que mon père aimait Margot Pierret mais qu'elle avait refusé ses avances et qu'il ne l'avait pas supporté. »

« Un drame passionnel en quelque sorte ! » interrompit le brigadier, satisfait de voir que son idée d'amoureux éconduit était la bonne, sauf qu'elle concernait la première affaire.

Marcel Boulanger reprit immédiatement son récit, comme s'il était pressé d'en finir.

« J'ai voulu savoir qui était Margot Pierret, j'ai voulu connaître tout ce qui avait été écrit sur l'affaire pour essayer de comprendre le geste fou de mon père. Je me suis donc rendu aux archives du journal régional, j'espérais trouver quelques réponses à toutes les questions qui ne cessaient de me tarauder.

Après les confidences de Valentine Dumont, je savais que j'étais en danger. Je ne voulais pas que mon nom fût sali alors que mon père et ma mère avaient tout fait pour l'éviter. Moi, leur fils, je devais continuer à respecter leur choix pour ne pas les trahir.

Au cours d'une des rares conversations que j'avais eu avec elle, j'avais constaté qu'elle était non seulement curieuse mais aussi ambitieuse, m'avouant qu'elle souhaitait travailler dans un grand quotidien national. Je lui avais alors proposé de lui révéler des choses importantes que j'avais découvertes pendant mes recherches. Elle pourrait ainsi proposer une sorte de scoop au journal régional qui s'était grandement intéressé à l'affaire en son temps. Pour la persuader, je lui affirmai que ce genre de scoop lui donnerait un bon coup de pouce pour intégrer un journal national par la suite.

. Malgré son excitation face à ma proposition, elle s'était montrée prudente m'indiquant que, pour l'instant, elle voulait se consacrer entièrement à la révision de ses examens de fin d'études, mais avait suggéré de reprendre contact avec moi pendant les vacances d'été. J'avais ajouté que, pour que ça reste un scoop, elle ne devait en parler à personne avant sa parution, ce qu'elle fit.

Nous reprîmes contact après ses examens et décidâmes de nous retrouver à Lardier où elle passait ses vacances. Rendez-vous fut pris sur le chemin de l'alpage, cette rencontre devait être discrète pour elle comme pour moi. Aussitôt arrivés, je lui avouai que je n'avais pas de scoop à lui donner. Je vis sa belle assurance se fissurer sur le champ, je sentis qu'elle avait peur, c'était le moment idéal pour l'intimider davantage. Je lui demandai d'arrêter de s'intéresser à moi et à mes recherches sinon elle finirait comme Margot Pierret. Pour matérialiser mes menaces, je brandis un couteau pour qu'elle soit vraiment terrifiée et me laisse enfin tranquille ! Elle se mit à crier, je lui donnai une gifle pour la faire taire mais, elle continua de hurler, alors je l'ai frappée avec le couteau, je l'ai frappée encore et encore, pour ne plus entendre ses hurlements, je n'étais plus moi-même ! »

Il se tenait toujours le visage entre les mains. D'après Marcel Boulanger, il n'y avait pas eu de préméditation, juste une intimidation qui avait mal tourné ! Le brigadier avait du mal à croire cette version, mais ce serait à la justice de trancher, en ce qui le concernait, son travail s'arrêtait là !

Un mois après avoir bouclé son dossier, il avait reçu une promotion accompagnée des félicitations appuyées de sa hiérarchie pour avoir réglé deux affaires en même temps. Une promotion grâce à la résolution de deux crimes sordides ! Il avait encore du mal à accepter ce genre de corrélation. Pourtant, il savait, qu'au fil du temps, le métier et la routine se chargeraient d'estomper ses scrupules de jeune brigadier à la carapace encore tendre... !

L'automne était arrivé subrepticement sur le village, parant ses paysages des tons mordorés et ocrés qu'offrait sa vaste palette. La résolution des deux affaires avait permis aux habitants de la commune de retrouver une quiétude mise à rude épreuve pendant de nombreuses années. Ils pouvaient enfin profiter sereinement de cette belle arrière-saison tandis que les troupeaux redescendaient progressivement les alpages. Pour la première fois, le berger de Sommelongue avait hâte de rejoindre la vallée. De violents cauchemars avaient émaillés ses nuits, seul dans l'immensité de la montagne: il se réveillait en sursaut, croyant entendre les cris de la jeune fille. En traversant Lardier, accompagné de son troupeau, il salua d'un signe de main les quatre anciens, toujours assis sur la place du village et s'écria :

«A l'année prochaine ! »



« Si Dieu le veut ! », répondirent en cœur les quatre compères. Le tilleul avait perdu ses feuilles, le soleil automnal perçait à travers ses branches dénudées, les quatre anciens profitaient de sa douce chaleur pour chauffer leurs douleurs. Pendant la longue période hivernale, ce serait la chaleur de l'âtre qui les dorloterait en attendant l'arrivée du printemps et leur retour sous le tilleul, paré de son nouveau feuillage. Ainsi s'écoulaient leurs vieux jours, rythmés par le cycle immuable des saisons.